

INSPECTEUR MARET

LA PAGE ABSENTE

une enquête de l'inspecteur Laurent Maret



JÉRÔME MICHEL

LA PAGE ABSENTE

une enquête de l'inspecteur Laurent Maret

Jérôme Michel

Auteur : Jérôme Michel

Genre : Roman policier suisse - Fiction

Édition : Publication indépendante

Édition révisée : 2026

© 2026 Jérôme Michel. Tous droits réservés.

Aucune partie de cet ouvrage ne peut être reproduite, traduite, adaptée, diffusée, transmise ou conservée, sous quelque forme ou par quelque procédé que ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur, sous réserve des exceptions prévues par la législation applicable.

PROLOGUE

La page mise de côté

Mireille Viret avait travaillé trente et un ans dans les archives de la presse sans jamais se présenter comme archiviste. Elle disait qu'elle gardait les papiers, ce qui était plus simple et plus exact. Le mot archiviste lui semblait promettre une science, une autorité, peut-être même une forme de respect ; elle avait surtout appris à reconnaître le moment où une chose cessait d'être consultée et commençait à disparaître.

Le bâtiment de La Vigie des Rives avait été une imprimerie avant de devenir une rédaction. Il en restait une odeur de poussière chaude, de colle et de métal froid, fixée dans les murs malgré les années. Les presses avaient été démontées. Les rails de chargement, eux, étaient restés sous le béton, bouchés par des plaques que l'on sentait vibrer quand un camion passait sur la route cantonale.

À dix-neuf heures douze, un jeudi de mars, Mireille descendit seule au niveau inférieur

avec une lampe à poignée et le trousseau des archives. Elle avait reçu trois messages de Jonas Kerl depuis le début de l'après-midi, tous formulés sans verbe : « Dossier 17 », « échantillon », « demain matin ». Jonas dirigeait l'exploitation de Boreal Médias SA, la société qui finançait les salaires de La Vigie et négociait les comptes avec le Fonds pour l'information de proximité. Il n'était pas son supérieur direct. Il avait pourtant le pouvoir de rendre une consigne urgente sans jamais l'écrire comme telle.

Mireille n'aimait pas descendre après la fermeture. Elle avait demandé à l'apprentie, Samia, de ne pas l'attendre. Samia avait répondu par un pouce levé, puis avait ajouté : « Si vous trouvez le dossier, envoyez-moi seulement la cote. » Mireille avait souri devant son écran. La jeune fille confondait encore les cotes et les titres, mais elle savait que les deux ne racontaient pas la même chose.

Le local d'archives était partagé en deux par des rayonnages mobiles. Les travées glissaient sur des rails et se refermaient comme des

pages épaisses. Chaque rangée portait une étiquette plastifiée. Les cartons bleus contenaient les numéros papier ; les boîtes grises, les pièces de fabrication : bons à tirer, contrats d'image, fiches de correction, relevés d'audience, listes de diffusion. Personne ne venait y chercher une vérité. On venait y retrouver une version.

Mireille tourna la manivelle de la rangée C. Le mécanisme résista, puis céda d'un coup. Elle s'arrêta. La résistance était inhabituelle. Elle passa la main sur la roue. Une bande de ruban correcteur, blanc et sec, avait été enroulée autour d'un rayon pour empêcher le métal de glisser dans la paume. Elle reconnut le geste : ce n'était pas une réparation, c'était un repère provisoire. Quelqu'un avait voulu retrouver la manivelle dans le noir.

La boîte 17-04 était à sa place. Le couvercle avait été reposé sans être verrouillé. Mireille sortit le carton, s'assit sur le tabouret et vérifia le contenu. Le dossier devait comprendre huit feuilles numérotées, une fiche de sources et deux pages de transmission. Il en comprenait

sept. La page 6 avait été remplacée par un écran imprimé de la plateforme Noria. Sur l'écran, un tableau indiquait : « niveau d'engagement local : 0 ». Le chiffre était propre, centré, sans unité.

Mireille prit le bord des feuilles. La page 7 manquait. La déchirure n'était pas droite. Elle suivait les deux agrafes du dossier et conservait, près de la marge, un triangle de papier. Mireille le mesura avec l'ongle. La page n'avait pas été retirée par le haut. Elle avait été tirée latéralement, après que les agrafes eurent été aplaties.

Elle ouvrit son carnet noir. À la rubrique « établi », elle écrivit : « D17 : feuille 7 absente. Pas retirée au classeur. » Puis elle hésita. Dans la rubrique « à vérifier », elle nota : « Qui a imprimé 0 ? À quelle source ? »

Sur la page 8, la dernière ligne était une mention de transmission : « Version destinée au comité de suivi. » Aucun comité n'apparaissait dans la fiche de sources. Mireille connaissait assez la fabrication d'un journal pour savoir qu'une omission n'était pas toujours

un mensonge. Parfois, c'était seulement une manière de gagner dix minutes. Mais la page 7 avait disparu après la constitution du dossier, et quelqu'un avait pensé à laisser le chiffre à zéro.

Elle prit son téléphone. Le réseau passait mal dans le sous-sol. Elle écrivit à Élodie Dumas, la journaliste dont le nom figurait sur le dossier : « Je l'ai trouvé. Pas dans Noria. » Elle ne joignit pas de photo. Les pièces importantes ne devaient pas circuler avant d'avoir reçu une cote.

Un bruit se produisit derrière elle. Pas un pas. Un frottement court, puis le choc léger d'une boîte contre le métal.

Mireille éteignit la lampe.

Dans le noir, les archives n'étaient plus un lieu de conservation. Elles devenaient un espace rempli de surfaces, de distances et d'angles. Elle entendit la respiration de quelqu'un dans la travée voisine. Elle pensa à Samia, à sa fiche de formation, à la note qu'elle avait promis de laisser sur la nouvelle procédure. Elle pensa aussi qu'elle avait laissé la porte coupe-feu ouverte avec une cale de

papier, comme elle le faisait quand elle travaillait seule, afin de ne pas chercher le trousseau dans l'obscurité.

La roue de la rangée C bougea.

Mireille comprit avant de voir. Elle se leva, repoussa la boîte et voulut atteindre le dégagement. La travée mobile avançait avec un grondement lent. Une rangée ne tue pas par vitesse. Elle tue par absence d'espace. Mireille posa les deux mains contre le montant, chercha le verrou, ne trouva que le ruban correcteur autour du rayon. Quelqu'un avait retiré la goupille de sécurité.

La lampe tomba. Le téléphone glissa sous le tabouret. Mireille cria une fois, non pas de peur, mais de colère. Elle savait ce que signifiait une panne non déclarée, un verrou manquant, un geste accompli hors procédure. Elle avait passé sa vie à empêcher les autres de faire disparaître ce genre de détail.

La travée s'arrêta.

Il n'y eut plus de bruit pendant plusieurs secondes. Puis la personne dans l'ombre respira près d'elle.

- Donnez-moi la page, dit une voix.

Mireille ne répondit pas. Elle n'avait pas la page. Elle avait seulement la cote, le manque et la certitude qu'un manque pouvait être conservé.

La lumière revint sous la porte coupe-feu. Le couloir resta vide. Dans le local, une main remit la goupille à sa place. Une autre main ramassa la lampe. La boîte 17-04 fut replacée dans la travée, légèrement de travers. Le téléphone de Mireille, sous le tabouret, continua d'enregistrer sans transmettre le message.

Le lendemain matin, on parlerait d'un accident.

Mais la page, elle, ne serait pas retrouvée.

CHAPITRE 1

Le couloir sans témoin

Laurent Maret arriva à vingt heures quarante-six. La pluie avait commencé sans intensité, puis s'était installée sur la ville avec la patience d'un règlement. Elle ne frappait pas les vitres ; elle les occupait.

Noura l'attendait sous l'auvent de l'ancien bâtiment. Elle portait un blouson sombre et tenait la porte avec le coude pour laisser entrer les techniciens.

- Femme, cinquante-huit ans environ. Employée du site. Découverte par l'éditeur de nuit. Pas de témoin direct. La porte principale n'a pas été forcée.

- Qui a appelé ?

- Hugo Pelland, rédacteur en chef. Il dit être arrivé pour vérifier une panne de serveur. Il a trouvé la lumière du sous-sol allumée.

- Et la victime ?

- Mireille Viret. Responsable des archives physiques. Décédée sur place, selon le

médecin de garde. On attend la levée du corps.

Noura regarda la pluie derrière lui.

- Les familles de presse ont toujours un sous-sol, dit-elle.

- Les familles ont des caves. Les entreprises ont des archives.

Elle eut un mouvement qui n'était pas un sourire. Maret entra.

Le couloir sentait le carton humide. Les murs avaient été repeints au-dessus d'une ancienne bande orange, marque d'un dispositif de sécurité retiré. Sur la droite, une porte coupe-feu portait une feuille plastifiée : « Accès technique - personnel autorisé ». La feuille avait été fixée avec deux morceaux de ruban. Le coin inférieur gauche se soulevait.

Maret ne descendit pas tout de suite. Il resta sur la première marche, observa le couloir, puis la poignée de la porte. La poignée était propre. Le bas de la porte portait une trace grisâtre, comme si une semelle mouillée avait poussé contre elle.

- On a déplacé quelque chose ?

demanda-t-il.

- Les secours ont laissé le local tel qu'ils l'ont trouvé. Les techniciens ont photographié avant d'entrer. Je vous montrerai les images.

- Qui a touché à la porte ?

- Pelland. Il dit avoir ouvert avec son badge.

Maret consulta sa Tudor. Le bracelet textile gris, choisi au début de la semaine, avait retenu quelques grains de poussière claire. Il ne l'avait pas portée sous la pluie par goût de l'objet, mais parce qu'il avait oublié le cuir dans le tiroir de la salle de bains. La montre indiquait vingt heures quarante-huit. Il pensa à la minute, puis au fait qu'elle ne prouvait rien.

Dans le local, deux rangées de rayonnages mobiles se faisaient face. Une troisième était arrêtée à moitié, laissant un passage irrégulier. Des cartons reposaient au sol. Mireille Viret était allongée près du montant gauche, sur le côté, le visage tourné vers le béton. Une lampe à poignée avait roulé contre le mur. Le tabouret se trouvait à deux mètres d'elle. La boîte 17-04, déplacée hors de la travée, avait été posée debout sur son couvercle.

Maret ne regarda pas d'abord le corps. Il regarda l'usage du lieu. Les cartons du niveau inférieur étaient alignés. Ceux du niveau supérieur portaient des étiquettes anciennes, décollées puis recollées. Sur la roue de la rangée C, un ruban blanc entourait un rayon. La goupille de sécurité dépassait du logement.

- Accident de rayonnage ? demanda-t-il.

- C'est ce que dit Pelland. La rangée aurait avancé alors qu'elle se trouvait dans l'axe.

- Elle aurait laissé la goupille dehors ?

- Peut-être qu'elle l'avait retirée.

- Peut-être.

Il se baissa sans toucher. La goupille était sèche, malgré l'humidité du sol. Autour du logement, le métal portait une marque neuve, une demi-lune claire sur une surface plus sombre. Le verrou avait été retiré après que la rangée eut été déplacée, ou remis avant que le mécanisme ne reprenne sa position.

Maret nota mentalement deux hypothèses. La première : Mireille avait manœuvré la rangée, perdu l'équilibre, puis subi un

écrasement contre le montant. La seconde : quelqu'un avait déplacé la rangée alors qu'elle se trouvait dans la travée, puis remis l'ensemble en état pour produire un accident. La première était ordinaire. La seconde exigeait une personne, un motif et une confiance suffisante dans la lenteur du métal.

- La troisième ? demanda Noura.
- Suicide mis en scène, répondit Maret.
- Avec un rayonnage mobile.
- Je n'ai pas dit que c'était une bonne idée.

Noura se plaça près de la porte, sans entrer davantage.

- Qui peut agir maintenant ?
- La police technique. Et vous. Faites les badges, les clés et les personnes qui savaient qu'elle descendait ce soir.
- Je m'en occupe.

Maret s'approcha du tabouret. Le téléphone de Mireille était dessous, écran vers le sol. Il ne le toucha pas. À côté, un petit triangle de papier blanc adhérait au béton. La déchirure correspondait peut-être à la feuille du dossier ;

peut-être à n'importe quel papier de bureau. Il fit signe au technicien.

Sur le mur du fond, une feuille A4 était maintenue par une punaise : « DÉCLASSEMENT - LOTS À DÉTRUIRE ». Les cases étaient remplies au crayon. Le lot 17-04 n'était pas coché. À la place, quelqu'un avait tracé un trait vertical si fin qu'il fallait se tenir de biais pour le voir.

Maret regarda les rayonnages, la feuille, puis le téléphone. Rien ne racontait encore un meurtre. Mais le lieu contenait déjà une contradiction : on avait déplacé une victime, ou on avait déplacé l'histoire de son déplacement.

Noura revint avec un homme maigre, la cinquantaine, qui portait une chemise claire sous un manteau trop fin. Il avait le visage d'un homme qui avait l'habitude de parler avant qu'on lui pose une question.

- Hugo Pelland, dit-il. Je dirige La Vigie. C'est ma collaboratrice. Je suis désolé.

- Vous l'avez trouvée à quelle heure ?

- Dix-neuf heures trente-sept, peut-être

trente-huit. Je suis descendu pour vérifier le routeur. Il y a eu des coupures dans la journée.

- Vous aviez un rendez-vous avec elle ?

- Non.

- Elle travaillait encore à cette heure-ci ?

Pelland baissa les yeux vers le corps.

- Elle travaillait souvent tard. Elle disait que les archives étaient plus calmes après la fermeture.

- Elle avait des conflits ?

- Mireille n'avait pas de conflits. Elle avait des dossiers. Ce n'est pas la même chose.

Maret le regarda. La phrase était juste, mais elle avait été préparée.

- Qui est Jonas Kerl ?

Pelland ne répondit pas immédiatement.

- Le directeur de l'exploitation. Pourquoi ?

- Trois messages reçus par Mireille aujourd'hui, à propos d'un dossier 17.

- Jonas suit les dossiers de financement. Il demandait une pièce pour demain.

- Quelle pièce ?

- Je ne sais pas.

Maret tourna la tête vers Noura. Elle avait déjà compris que Pelland savait. Elle ne bougea pas.

- Vous venez de dire que Jonas suivait les dossiers, dit Maret. Vous savez donc au moins de quelle catégorie il s'agissait.

- Je sais ce que vous me demandez. Je ne sais pas ce que Mireille avait dans sa boîte.

Au-dessus d'eux, une ventilation se déclencha. Le bruit fit trembler une feuille contre le mur. Maret regarda sa montre une seconde fois. La trotteuse avançait sans discuter.

- Le dossier 17 sera saisi, dit-il. Et personne ne déplace quoi que ce soit dans ce bâtiment jusqu'à nouvel ordre.

Pelland se redressa.

- Inspecteur, ce dossier n'est pas un secret d'État. C'est de la paperasse.

- Une personne est morte dans votre paperasse.

Hugo Pelland regarda la boîte 17-04. Pour la

première fois depuis son arrivée, il sembla comprendre que la victime n'était pas seulement tombée dans les archives. Elle était tombée à l'intérieur d'une version que plusieurs personnes avaient intérêt à maintenir.

CHAPITRE 2

La femme aux boîtes bleues

Mireille Viret n'avait pas de compte public sur les réseaux sociaux, ne signait pas les articles et n'apparaissait dans aucun organigramme distribué au personnel. Son nom figurait dans les contrats de travail sous la rubrique « coordination documentaire ». Dans la pratique, elle décidait ce qui restait, où cela restait, et sous quelle forme quelqu'un pourrait un jour le retrouver.

Noura passa la matinée à reconstituer son emploi du temps avec des éléments qui ne portaient pas tous la même heure. Le registre d'entrée indiquait que Mireille avait badgé à dix-sept heures quarante-six. Le serveur de l'immeuble situait l'ouverture de la porte coupe-feu à dix-neuf heures douze. Le téléphone avait cessé de bouger à dix-neuf heures vingt. La caméra du couloir avait enregistré une image noire entre dix-huit heures cinquante et dix-neuf heures vingt-deux, officiellement à cause d'une mise à jour.

- Une mise à jour qui tombe dans un sous-sol, dit Noura.

- Les systèmes ont des lieux et des heures, répondit Alice Renaud. Ils ne tombent pas. Ils appliquent.

Alice avait posé sur la table trois impressions et un ordinateur portable. Elle ne portait jamais les données seules ; elle portait la source, la copie et la question qui séparait les deux.

- Le badge de Mireille a été utilisé à dix-sept heures quarante-six. C'est le lecteur de l'entrée principale. Son téléphone se connecte au réseau intérieur à dix-sept heures cinquante-deux. L'ouverture de la porte coupe-feu à dix-neuf heures douze est une autre horloge, avec un décalage de huit secondes par rapport au serveur central.

- Pourquoi huit secondes ?

- Parce que l'horloge locale n'a pas été synchronisée depuis la maintenance de janvier. Cela ne veut pas dire que l'heure est fausse. Cela veut dire qu'elle n'est pas automatiquement comparable à l'autre.

Maret prit les impressions. Sur la première, un tableau de badges. Sur la deuxième, la liste des événements du bâtiment. Sur la troisième, une exportation de la plateforme Noria. Dans la colonne « contenu », le dossier 17 apparaissait avec le statut retenu. Dans la colonne « audience », la valeur était 0. La colonne « source » était vide.

- Est-ce que zéro signifie que personne n'a lu le dossier ?

- Cela signifie que la plateforme n'a pas reçu de donnée dans la catégorie prévue. Peut-être personne n'a lu. Peut-être la publication n'a pas été indexée. Peut-être la donnée a été exclue à l'entrée.

- Donc zéro ne signifie rien.

- Non. Il signifie quelque chose de très précis : la valeur enregistrée est zéro.

Maret relut la ligne. Il avait déjà entendu cette forme de prudence dans les enquêtes financières, chez des comptables qui refusaient de confondre une somme absente et une somme non comptée. Elle pouvait protéger la vérité. Elle pouvait aussi en retarder l'accès.

À midi, ils se rendirent chez la sœur de Mireille, dans un appartement de la pente où les fenêtres donnaient sur une rangée de toits et, plus loin, sur une bande de lac. La sœur s'appelait Nadine. Elle avait préparé le café avant l'arrivée de la police, puis oublié de le servir.

- Mireille gardait tout, dit-elle. Les tickets de caisse, les modes d'emploi, les lettres de la caisse-maladie. Elle disait qu'une chose jetée ne pouvait plus être contredite.

- Avait-elle peur de quelqu'un ? demanda Noura.

Nadine regarda Maret plutôt que Noura.

- Elle avait peur qu'on arrête de faire son travail avant d'avoir compris à quoi il servait. Ce n'est pas une personne, sa peur. C'est une manière de travailler.

Sur une étagère, des boîtes bleues portaient des années au feutre noir. Mireille les avait rapportées de la rédaction lorsqu'on remplaçait les meubles. Nadine en ouvrit une. À l'intérieur, des copies de contrats de travail, des plans de classement, un programme d'apprentissage et

une lettre adressée à Samia.

Maret ne la lut pas. Nadine la prit, la plia, puis la lui tendit.

- Elle voulait vous la donner si vous veniez. Elle disait que vous regarderiez la date avant le contenu.

La lettre était courte. Mireille y demandait que Samia puisse achever son apprentissage même si le service d'archives était supprimé. Elle indiquait les procédures à transmettre, les boîtes à ne pas mélanger, les erreurs de classement que personne ne voyait parce qu'elles se produisaient entre deux systèmes. Elle ne mentionnait pas le dossier 17.

- Elle était inquiète ? demanda Maret.

- Mireille était toujours inquiète quand quelqu'un disait que les archives pouvaient être numérisées sans être lues.

Noura se leva pour regarder les boîtes. Sur le côté de l'une d'elles, une étiquette avait été arrachée. Sous la colle restait le début d'un mot : trans....

- Elle a parlé d'Élodie Dumas ? demanda

Noura.

- Oui. Elle disait que cette fille écrivait trop vite, mais qu'elle revenait quand on lui montrait la preuve. Mireille aimait les gens qui reviennent.

Maret nota le nom dans son carnet noir. Il avait deux colonnes, « établi » et « à vérifier ». Il n'y écrivit pas qu'il aimait, lui aussi, les gens qui revenaient. Il n'était pas nécessaire de transformer les habitudes en portraits.

Dans la voiture, Alice attendait un appel. Elle le reçut au moment où Maret mettait le contact.

- Le dossier 17 a deux identifiants, dit-elle. Le premier est attaché à un texte publié sur le site de La Vigie. Le second est attaché à une fiche de conformité destinée au Fonds. Même titre, même auteure, mais pas la même date de création.

- Quelle différence ?

- Le texte publié a été créé le 6 mars. La fiche de conformité le 8 mars. Le comité de suivi aurait dû recevoir la fiche avant la publication, selon la procédure interne.

- Et si la procédure a changé ?
- Alors il faut trouver la version qui le dit.

Maret regarda les toits mouillés. La pluie avait cessé, mais le lac gardait une couleur de métal.

- Il y a une troisième hypothèse, dit-il.
- À propos de quoi ? demanda Noura.
- Mireille n'a peut-être pas été tuée pour ce qu'elle savait. Elle a peut-être été tuée parce qu'elle avait décidé de le conserver.

Alice referma son ordinateur.

- Ce n'est pas une hypothèse concurrente. C'est une reformulation du motif.
- Pour le moment, c'est une phrase.
- Les phrases ont aussi des sources.

Maret démarra. Le tableau de bord de la voiture indiquait dix-sept heures vingt-quatre. Il n'avait pas besoin de vérifier l'heure de la montre. Il savait déjà qu'il ne fallait pas confondre l'exactitude d'un affichage avec l'exactitude de ce qu'il prétendait mesurer.

SOMMAIRE

PROLOGUE - La page mise de côté	3
CHAPITRE 1 - Le couloir sans témoin	10
CHAPITRE 2 - La femme aux boîtes bleues	19
CHAPITRE 3 - La version de l'accident	26
CHAPITRE 4 - Le texte qui n'avait pas été publié ...	35
CHAPITRE 5 - Un chiffre propre	45
CHAPITRE 6 - Le badge prêté	53
CHAPITRE 7 - La question posée trop tôt	62
CHAPITRE 8 - La confiance comme procédure	71
CHAPITRE 9 - La décision de Noura	80
CHAPITRE 10 - De quelle source parle-t-on ?	88
CHAPITRE 11 - La porte des versions	96
CHAPITRE 12 - Le prix de rester ouvert	104
CHAPITRE 13 - La seconde disparition	114
CHAPITRE 14 - Ce que le dossier permet	123
CHAPITRE 15 - La chambre des versions	132
CHAPITRE 16 - La minute qui ne figure pas	141
CHAPITRE 17 - La chaîne courte	150
CHAPITRE 18 - La rencontre des deux versions ...	159
CHAPITRE 19 - Ce que peut soutenir un juge	168
CHAPITRE 20 - Le dossier publié	175
CHAPITRE 21 - La page suivante	181
ÉPILOGUE - Ce qui reste lisible	188

NOTE DE L'AUTEUR

Ce roman est une œuvre de fiction. Les personnes, les rédactions, les sociétés, les fonds, les plateformes, les communes et les procédures particulières qui y sont décrits sont inventés ou composites. Les lieux suisses servent de cadre romanesque ; aucune personne ni organisation réelle n'est visée par les faits racontés.

Le livre s'intéresse à une zone précise du pouvoir contemporain : non pas à la parole interdite, mais à ce qui est rendu moins visible par la vitesse, les catégories, les versions et les obligations de conformité. L'enquête de Laurent Maret ne cherche pas à transformer ce mécanisme en complot. Elle suit les gestes individuels qui, dans une structure apparemment raisonnable, produisent un dommage attribuable.

INSPECTEUR LAURENT MARET

LA PAGE ABSENTE

Une enquête de l'inspecteur Laurent Maret

À La Vigie des Rives, une employée des archives est retrouvée morte entre deux rayonnages. La scène ressemble à un accident. Pourtant, dans un dossier de conformité, une page manque, un chiffre propre masque une décision, et une rédaction entière découvre qu'elle ne sait plus où commence la source.

L'inspecteur principal Laurent Maret et l'analyste Alice Renaud remontent une chaîne de gestes ordinaires : une page déclassée, une réparation différée, un compte partagé, une porte laissée ouverte. Au centre de l'affaire, un journal régional pris dans les procédures de financement, les indicateurs d'audience et la peur de disparaître.

Maret ne cherche pas un coupable commode. Il cherche la décision exacte qui a transformé une négligence en meurtre - ainsi que le prix que chacun accepte de payer pour continuer à croire qu'une institution peut encore faire le bien.

Une page absente peut-elle suffire à faire apparaître toute la vérité ?

Jérôme Michel